transport de York-Factory au fort Simpson 2 livres sterling par colis de 90 livres anglaises; et elle nous vend les objets pris dans les comptoirs de l'intérieur au 75 et même au 100 pour 100.

Je laisse ces quelques renseignements à la méditation de Votre Paternité. J'aurais encore bien d'autres choses à vous écrire, mais je m'aperçois que j'ai déjà par trop abusé de votre patience, et je termine ici un peu *ex abrupto*.

En me jetant à vos pieds pour implorer votre bénédiction, et me mettant toujours entièrement à la disposition de l'obéissance, je vous prie de me croire, mon très-révérend et bien-aimé Père, de Votre Paternité, le fils très-soumis et très-affectionné,

PETITOT, O. M. I.

LETTRE DU F. BOISRAMÉ AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Providence, 5 mai 1870.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Avant d'oser solliciter un petit entretien de Votre Paternité, je me jette en esprit à vos genoux en vous demandant pardon du trop long intervalle que j'ai mis entre ma dernière lettre et celle que je vous écris aujourd'hui. Je n'ignore pas qu'il est de mon devoir, et c'est aussi un besoin de mon cœur, de vous écrire souvent; mais vous savez, mon révérendissime Père, que, ne pouvant écrire moi-même, je suis obligé d'avoir recours à la plume de quelqu'un de mes Frères qui, eux aussi, ont à peine le temps suffisant pour maintenir leur petite correspondance.

Ma dernière lettre était datée, je crois, du Portage de la Loche, en juin 1868. J'étais alors convalescent d'une longue maladie qui m'avait mis assez proche de la mort. Comme je ne pouvais vaquer à mes travaux ordinaires, Mgr FARAUD jugea à propos de me faire faire le voyage du Portage de la Loche avec lui ; ce voyage me faisait du bien, mais ce bien me venait à travers de cruelles douleurs toujours accompagnées d'humiliations. Ma maladie était une dyssenterie sanguinolente, dont les effets se faisaient sentir plus souvent qu'à toutes les heures. Fasse le ciel que toutes les douleurs que j'ai endurées durant ce pénible et long voyage m'aident à expier mes fautes et à attirer sur les travaux de nos Pères les bénédictions du bon Dieu !

Arrivés au Portage de la Loche nous y trouvâmes les PP. LAITY et DE KERANGUÉ. Inutile de vous dire, mon bien-aimé Père, combien la vue de ces deux Pères me fit de bien : recevoir du renfort, recevoir de vos nouvelles et des nouvelles de ceux de nos révérends Pères qui vous aident à porter le fardeau du gouvernement de la Congrégation, cela fit à mon cœur un bien que comprennent seulement ceux qui vivent loin de vous, mon très-révérend Père. Aussi est-il facile de deviner que ces deux Pères eurent à répondre aux nombreuses et diverses questions que je leur fis ; j'avais soif de toutes les nouvelles, comme disent les sauvages par ici : *osni batidnet* ; et j'en jouissais d'autant plus que mes douleurs commençaient à passer. Quelques jours suffirent pour me mettre en pleine convalescence. Ces deux Pères avaient apporté un peu de farine, ce qui m'aida à faire meilleure cuisine et me réconforta sensiblement. Leurs biscuits ont eu tant de vertu, qu'en me rétablissant ils m'ont préservé depuis de toute espèce d'indisposition. Je me trouve dans ce pays plus heureux que jamais de servir la Congrégation qui

m'y a envoyé pour faire mon salut et travailler selon la mesure de mes forces à celui des pauvres sauvages. Souffrez donc, mon très-révérend Père, que je vous renouvelle mes sincères remerciments de m'avoir envoyé dans cette contrée où il y a tant de bien à faire, et où le peu que l'on fait est si bien à l'abri de la vaine gloire.

Dans l'automne de 1868, la principale pêche me fut confiée; c'était la première fois que je pêchais en premier, car les années précédentes je ne faisais qu'aider les autres; aussi avais-je un peu de crainte, parce que, la pêche manquée, c'était la famine sept mois durant. Je mis ma confiance en Dieu. Le bon Maître daigna bénir mes filets, qui se chargèrent, à certains jours, de plus de cinq cents poissons blancs. Après quinze jours que dura la pêche, j'avais pendu huit mille pièces de poisson à l'échafaudage; j'en remerciai le Seigneur qui avait bien voulu, en si peu de temps, nous garantir ainsi contre la faim, et souvent mes regards s'arrêtèrent avec satisfaction sur un si grand nombre de *queues en l'air*.

En décembre, le R. P. Gascon, s'en retournant de sa mission de Saint-Michel au fort Raë, passa par la Providence. Il avait entendu dire qu'un ministre protestant, M. Bompas, devait venir au printemps de 1869, avec l'intention de s'établir dans un nouveau poste que l'honorable compagnie venait de construire à la Rivière-aux Foins. Le but du révérend ministre était d'y fonder un orphelinat. Il était urgent de le prévenir. On tint conseil, et Monseigneur se détermina à m'y envoyer avec le R. P. Gascon et le R. P. Grouard pour choisir un endroit propice afin d'y construire une maison. Le R. P. Gascon m'ayant désigné la place dont il avait fait choix, continua son voyage avec le R. P. Grouard jusqu'à la mission de Saint-Joseph. Je restai donc tout seul pour couper et charrier les pièces

de bois ; en moins de dix jours une *bicoque* était construite au milieu d'un terrain marqué aux initiales M. C. (mission catholique.) J'achevais cette petite construction lorsqu'un léger accident m'arriva; je me laissai tomber du toit de la maison et me fis une entorse qui m'obligea de demeurer inactif pendant plusieurs jours. Ce qui me consolait, c'est que la maison était achevée, sans avoir pourtant ni portes ni fenêtres. Grande fut la surprise du R. P. GROUARD, à son retour, de me trouver couché chez le commis du fort. Avant le départ on mit le nouveau poste sous le vocable de Sainte-Anne. Après avoir pris un peu de repos, le R. P. GROUARD me fit monter sur la traîne à chiens, et trois jours durant, ce bon Père marcha, fit le campement et la cuisine pour son petit Fr.BOISRAMÉ. Nous arrivâmes à la Providence pour la messe de minuit, pendant laquelle, malgré ma foulure, je dus faire maître des cérémonies à la messe pontificale.

Au mois de mars suivant, j'accompagnai de nouveau le R. P. GROUARD, qui se rendait à la mission Saint-Raphaël (fort du Liard). De la Providence à Saint-Raphaël il y a douze jours de marche en hiver; à mi-chemin se trouve le fort Simpson, où nous avons la mission du Sacré-Cœur. Nous nous y arrêtâmes deux jours pour y laisser reposer nos pauvres chiens. Dans ce fort réside le chef du district; c'est là aussi que s'est établi le ministre protestant, qui y possède pour l'exercice de son culte un temple récemment construit. Les protestants n'ont rien épargné pour orner et décorer ce temple. Je manifestai au R. P. GROUARD le désir de le visiter, afin d'en tirer quelque profit pour mes travaux ; mais pour y pénétrer, il me fallait la permission du ministre qui était alors M. Bompas. Quoique ne sachant pas l'anglais, j'osai me présenter chez lui. Il me reçut bien, mais parut surpris de ne pas

me voir accompagné par le R. P. GROUARD. Comme il ne rêve que controverses et discussions en matière de religion, il m'offrit un Nouveau Testament afin de pouvoir raisonner ensemble sur la sainte Ecriture. Je le remerciai de son offre et m'excusai de ne pas l'accepter, en lui disant que je ne savais pas lire l'anglais, que je n'avais point fait d'études et que je n'étais pas à même d'engager une controverse avec lui. Alors il commença à s'apitoyer sur notre sort à nous, pauvres Frères convers. Il me dit que nous faisions vraiment pitié, que nous étions comme les esclaves des Prêtres catholiques, etc. .—Non, monsieur, lui répondis-je, nous ne sommes point esclaves et nous ne sommes pas traités comme tels; et, d'ailleurs, si nous l'étions, nous le serions de notre plein gré. Les Pères ne sont pas venus nous chercher : au contraire, c'est nous qui les supplions de vouloir bien nous recevoir pour les aider en ce qui regarde le matériel, tandis qu'ils s'occupent du spirituel. Ils nous considèrent et nous traitent comme leurs frères, et ce qui est mieux encore, c'est que nous participons à leurs mérites. Voilà, monsieur, en deux mots, ce que nous sommes et comment on nous considère : cessez donc de nous plaindre, je vous prie, car nous sommes aussi heureux qu'on peut l'être dans la vie de Missionnaire. Le révérend n'insista pas davantage et me conduisit visiter son temple, où j'admirai la boiserie et d'autres décorations, telles que lampes et lustres magnifiques venus d'Angleterre.

Le lendemain, nous continuâmes notre route vers la mission Saint-Raphaël, où régnait la famine, nous disait-on. Il neigeait à plein ciel, on ne voyait aucune trace du chemin ; aussi, mon très-révérend Père, impossible de vous dire ce que nous eûmes à souffrir avec notre bagage. Dieu seul sait ce que le Père et moi endurâmes pendant ces six jours de marche. Enfin nous arrivâmes à la mission le sa-

medi des Rameaux. C'est à peine si l'on trouva un peu de mauvaise viande sèche pour nous et pour nos chiens. Loin de se décourager, le R. P. Grouard se décida à rester avec moi, bien assuré que saint Raphaël ne nous abandonnerait pas. Notre confiance ne fut pas déçue ; peu à peu les provisions augmentèrent, de sorte que sous le rapport de la nourriture, nous n'eûmes pas trop à souffrir. Mais quelle maison ! Il y pleuvait plus que dehors ; oui vraiment, car la pluie tombait encore dans l'intérieur trois quarts d'heure après avoir cessé à l'extérieur. Aussi pendant six semaines dûmes-nous loger au fort.

Le lundi de Pâques, le R. P. Grouard profita d'un voyage que faisait dans les bois un commis du fort, pour aller visiter des sauvages qui n'avaient pas assez de zèle pour venir d'eux-mêmes se faire instruire. Comme il se rendait à un campement, il ne voulut pas prendre ses vêtements de cuir ; il prit donc sa soutane, mais elle était en mille pièces quand il arriva. Les sauvages, apprenant que des blancs venaient les visiter, s'empressèrent de leur faire la réception accoutumée, c'est-à-dire qu'ils déchargèrent bruyamment leurs fusils, en signe de joie. Le Père leur toucha la main à tous, les fit prier et chanter, puis alla se livrer au repos. A peine était-il enveloppé de ses couvertures, que toutes les vieilles se mirent en devoir de raccommoder sa soutane, mais à leur façon, employant les unes du fil gris, d'autres du noir, d'autres du blanc, pour ajuster les pièces éparses, de sorte que le lendemain le Père eut la satisfaction d'endosser une soutane ornée de toutes sortes de broderies. Ce jour-là on fit un grand festin. Le chef mit à griller devant le feu toute une dépouille d'ours, puis il alla dans les loges emprunter toutes les chaudières pour y faire cuire d'autres viandes ; le Père, de son côté, fournit quelques feuilles de thé, de sorte que rien ne manqua au festin. Tous les hommes fu-

rent invités à venir manger avec le Père, auquel, par honneur, on donna la meilleure part de la dépouille de l'ours. Le repas fut suivi de la prière et du chant des cantiques. Les sauvages étaient enchantés d'avoir vu le Père, qui demeura quelques jours avec eux et retourna au fort le samedi suivant, bien content de sa visite....

FR. BOISRAMÉ, O. M. I.